

UN TYPE D'ABRUTI.

(Suite)

La préoccupation de M. de Neuville, et elle était sérieuse aussi, était de savoir ce que pensait de son costume de marquis M. Froissart. Il l'avait mis, malgré sa terreur de M. Froissart, et il l'avait mis complet. Le brave homme ne pouvait s'imaginer qu'il ne courait pas le danger d'aller à l'échafaud en s'exposant ainsi aux yeux de l'ancien accusateur public. Ses yeux étaient sur les yeux de Froissart, qui, à son tour, à force d'être examiné par M. de Neuville, crut que celui-ci avait découvert en lui quelque partie de vêtement dont lui, Froissart, aurait hérité plutôt que par le fait du droit de conquête que par le droit de naissance. Et, malheureusement, il n'était que trop vrai, en ce moment, qu'il avait sur lui un jabot, une cravate de mousseline brodée et une chemise qui avaient appartenu, avant la révolution, au pauvre marquis. En sorte qu'il s'établit ce dialogue entre le marquis, tremblant pour ses habits de l'ancien temps, et le Froissart père, vêtu du linge de M. de Neuville :

« Vous ne m'en voudrez pas, M. Froissart, si, par un retour du passé, dans une circonstance toute exceptionnelle, j'ai mis un oeil de poudre. Ma femme l'a voulu, ma fille... »

— Comment, mais comment, monsieur le marquis, cela vous sied à ravir, cela vous rajeunit de dix ans. Moi, sévère pour la poudre ! quand j'ai pris au jour d'hui, par l'inattention, en m'habillant, une cravate dont vous reconnaissez peut-être le point... »

Le chiffre du marquis de Neuville, brodé aux cornes de la cravate, s'échappait sur les parlements du gilet rouge de M. Froissart.

« Je ne me souviens guère... C'est d'un joli goût... Vous êtes presque cravaté comme un marquis, M. Froissart. »

— Il a reconnu sa cravate, pensa le vieux Froissart, dans un instant, il va reconnaître sa chemise. »

De son côté, le marquis de Neuville pensait : « Il a pardonné la poudre,



LE POULIN DE BERTHIER.

PICHÉ.—Voyons, Robillard, lâche-le donc une bonne fois, ce pauvre poulin-là, tu l'as monté assez longtemps.

ROBILLARD.—Quand on prend du galon, on ne saurait trop en prendre.

PICHÉ.—Oui, mais tu sais qu'il se coupe mal, de fois, le galon.

SYLVESTRE.—Prends garde, Urgèle, le poulin va faire la culbute sur... toi.

PICHÉ.—J'en ai fait bon d'autres culbutes. Je suis comme les chats ; je retombe toujours sur les pattes.

mais cet habit de soie, ce jabot, ce gilet à la sénéchale, cette épée, cette culotte chamois... » Il reprit :

« C'est une scène de famille ; j'y ai appelé le passé avec quelque plaisir, je ne vous le cacherais pas, avec quelque exagération peut-être. Mais, après tout, ajoutez-bil, parce que vous portez ce beau diamant au milieu du jabot, comme c'est un peu plus la mode aujourd'hui, et parce que je porte au doigt celui-ci, monté en camée, faut-il véritablement nous regarder d'un mauvais oeil ? »

— Est-ce qu'il aurait reconnu son diamant, » se dit avec effroi le vieux Froissart en entendant cette dernière comparaison du marquis de Neuville. Pauvre marquis qui n'avait pas un diamant au doigt, lui, mais un morceau de cristal !

« Nous en vouloir pour si peu ! répliqua le vieux Froissart en abattant son jabot sur le diamant, et en fermant, ce qu'il regrettait de n'avoir pas fait plus tôt, son volumineux gilet rouge. Nous en vouloir ! Mais ces temps sont passés. »

— N'est-ce pas qu'ils sont passés ? répliqua M. de Neuville, avec plus de joie encore que de certitude.

— Deux pauvres vieillards doivent aimer à le supposer,

— Oh ! oui, M. Froissart.

— Ce gilet rouge, murmurait sourdement M. de Neuville, il y tient trop.

— Cet habit de soie, cette poudre, comme il y tient encore.

— Je vois toujours en lui la révolution !

— C'est toujours un ci-devant ! »

Pendant que ces deux hommes, ou plutôt ces deux principes, échangeaient ainsi sous un masque riant leur inextinguible appréhension, Mlle. de Neuville pensait à deux choses à la fois, malgré Leibnitz, qui prétend qu'on ne pense jamais qu'à une seule chose.

CEPENDANT, ADELIN DE NEUVILLE AVAIT EU DÉJÀ PLUSIEURS AMANTS.

L'un lui avait baisé la main en partant pour Constantinople.

L'autre avait obtenu d'elle un ruban couleur de feu le jour qu'il l'avait rencontrée.

Un troisième lui avait doucement arraché un tendre avec un soir qu'ils se promenaient ensemble sur le lac Léman.

Celui-ci avait fait retentir son nom dans les bois de citronniers de L'Île-de-France.

Celui-là l'avait aimé dans les solitudes du nouveau monde, au bord du Meschacébé.

Il ne reste plus qu'à dire les noms de ces divers amants d'Adeline de Neuville. L'un était Renaud, l'autre Tancredi, celui-ci Saint-Prix, celui-là Paul, et le dernier Chactas. Adeline avait donc pris, dans les plus beaux livres, les plus beaux, les plus poétiques, les plus tendres des hommes pour en faire ses amants. Comment rêvait-elle, de quelles perfections ne dotait-elle pas l'amant réel qu'elle devait rencontrer un jour et qu'elle destinait, dans sa chaste pensée à devenir son mari ?

On sonna.

Chacun éprouva une impression particulière.

Un domestique entra, et déposa sur la table un coffret en bois de sental tout cerclé d'argent :

« De la part de M. Aristide Froissart. » dit le domestique en se retirant.

La corbeille n'était déjà pas une corbeille, mais un coffret ; premier affront fait à l'usage. Il est vrai que, lorsque M. Froissart l'ouvrit, il s'en échappa un air délicieusement joué. C'était d'un timbre charmant ; un orgue de fée.

M. Froissart, disons-nous, ouvrit le